

**La démence des soif, L'aube va rejoindre notre silence,  
J'apprends sur l'ombre mouvante, Je marche, Et ce silence,  
Longue chevelure chevauchant la lumière, À la croisée de ton  
geste et Au matin**

Hélène Fecteau

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre-décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fecteau, H. (1966). La démence des soif, L'aube va rejoindre notre silence, J'apprends sur l'ombre mouvante, Je marche, Et ce silence, Longue chevelure chevauchant la lumière, À la croisée de ton geste et Au matin. *Liberté*, 8(5-6), 117-121.

## *la démente des soifs*

La démente des soifs  
le tumulte de la chair  
avril escalade le corps  
il monte dans le sang  
un serpent de chaleur

la musique me dévêtit  
j'ai quitté l'opacité du froid  
avril de mon soleil  
ma joie se fout de l'ombre  
avril danse  
au mouvement des arbres  
au rythme de la sève  
avril sur ma peau  
chaleur chaleur enfin  
me voici vivante.

## *l'aube va rejoindre notre silence*

L'aube va rejoindre notre silence  
le temps ouvre son corsage  
paupières lourdes  
je nourris la terre  
de la ville qui se tait  
et je palpe mon bonheur —  
on ne soupçonne pas les voluptés  
d'avant l'aurore  
quand il nous suffit d'un geste  
pour nous fondre à la vie.

*j'apprends sur l'ombre mouvante*

J'apprends sur l'ombre mouvante  
à redessiner ton corps  
dans son élan premier

j'apprends à te reconnaître  
paupières closes  
dans la nudité du sommeil  
j'apprends ton désir et ton geste  
l'exacte mesure de la caresse

j'apprends ta vie  
au rythme même de ton sang  
et pour mieux attendre ton réveil  
j'appuie ma joue sur ta poitrine  
et prépare de mon désir l'aube qui vient.

*je marche*

Je marche je marche  
mon pied s'enfonce dans la terre molle  
je me dis des choses tout bas  
je me caresse de mots  
tant il fait de chaleur et de vent.

*et ce silence*

Et ce silence en pincement sur ma salive  
les abondances grises des refuges  
en longs cris sur la fragile rétine

et ce silence haletant  
de lutte incessante  
qui presse de toute part ma main en flamme,

autant de sang en renaissance de mort  
autant de morts à l'espace,  
que de froids sommeils,  
que de froids assassinats.

Minuit se lève sous les respirs  
j'ai ton haleine en éclatement sur ma salive  
et la fine gerbe de ton regard  
à la pointe extrême de ma jouissance,  
l'aube a surpris mon geste  
sur l'intime rivage du délire  
et mon ivresse en rire éperdu  
au creux des heures chancelantes  
de ce jour primitif.

J'ai perçu mon corps  
noyau des tresses de feu,  
la vie n'habite pas sur la pâleur des lacs  
la vie se livre en hautes marées  
sous les obscurs tourbillons de la mer.

### *longue chevelure chevauchant la lumière*

Longue chevelure chevauchant la lumière  
vert — terre  
et tranquille le vent s'enveloppe  
parmi ces paupières ivres  
vert et chaleur  
terre mon sein  
et ce retour  
terre  
et mon geste inaccessible  
longue chevelure  
yeux de gloire  
un ventre de sang  
qui disparaît, ce ventre

en son propre noyau de sang  
 à la tiédeur verte  
 des longs bras de soleil —  
 vert à me boire par lenteur  
 à m'absorber jusqu'à la moelle  
 terre et calme  
 longue chevelure  
 me chevauchant  
 par d'incessantes morts  
 au fil muet de l'arcane.

### *à la croisée de ton geste*

Si ta route part à l'insomnie  
 entre les pôles aigus de tes songes,  
 mord l'incandescence de la nuit  
 qui comme un corps trop chaud  
 flambe à la croisée de ton geste.

Le soleil court au rein de l'étoile  
 du plus obscur et lointain horizon  
 se filtre une odeur.

Les plantes ont des rêves telluriques  
 bizarres et longs dans leurs enveloppantes nervures.

Chaleur blanche au matin, qui se lève  
 comme une buée de sable rompant la nuit.

Pétrissante nuit me consumant jusqu'à la cendre  
 m'aspirant jusqu'à la lie.

Livrée dans mon sang à l'indicible élixir  
 de l'impossible  
 je m'abandonne.

*au matin*

C'est au matin que s'éveille la douceur ainsi que s'éveille un oiseau et que chante dans la chambre cette extrême jouissance de mourir à tes lèvres et de laisser le silence couler lentement sur nos mains. La tiédeur se répand sur nos corps blancs qui respirent le parfum étrange de la beauté. Les êtres transparents projettent la clarté dans leurs gestes. Et nos mains ces mains pauvres et faibles dans l'envoutement du silence ces mains recrées lumineuses et abondantes en soif de beauté ces mains nos mains devenues grandes à nous dépasser jusqu'à l'ivresse.

HÉLÈNE FECTEAU